

CHAPITRE PREMIER (1)

Ma jeunesse scolaire 1881-1890 L'Institution nationale des Jeunes Aveugles

C'est mon oncle Charles COLIN, Prix de Rome, organiste de Saint-Denis-du-Saint-Sacrement, professeur de hautbois au Conservatoire qui, dans ma prime enfance, découvrit mes dons musicaux et engagea mon père à m'orienter vers la carrière artistique. J'avais alors cinq ans : j'étais né aveugle. Nous habitions Lille où les hasards de sa profession de journaliste avaient appelé mon père au poste de rédacteur en chef du *Mémorial de Lille*, situation qu'il occupa jusqu'à la déconfiture du parti bonapartiste, survenue à la mort du Prince Impérial. Entre temps, le docteur de WECKER, de Paris, m'avait rendu assez de vue pour me conduire, reconnaître les personnes, voir à courte distance les objets et lire de très près les gros caractères. Tout en souscrivant sans réserve au jugement de mon oncle, mon père, homme de lettres, estimait indispensable de me faire faire des études intellectuelles normales, aux fins de culture générale ultérieure. Il prétendait, à juste titre, que par là un artiste enrichissait singulièrement ses possibilités particulières, en se formant un esprit capable de discerner beaucoup plus profondément les rapports qui existent entre toutes les manifestations de l'intelligence. L'avenir devait me prouver surabondamment la justesse de cette manière de voir.

Il fut vite reconnu que je serais incapable d'être instruit avec les méthodes normales, et l'on décida de me faire suivre l'enseignement adopté pour les aveugles et qui a le *Braille* à sa base. Je fus donc initié à la lecture et à l'écriture ponctuées par un ancien élève de l'Institution Nationale de Paris nommé Richard HORMAN, lequel continua aussi à me faire travailler le solfège et le piano, dont ma tante COLIN et une brave demoiselle GOSSET de Lille m'avaient inculqué les premiers éléments.

J'entendis un orgue d'église pour la première fois à Saint-Maurice

(1) Les cinq premiers chapitres de ces *Souvenirs* ont paru pour la première fois dans le *Bulletin Trimestriel des Amis de l'Orgue* (1934-1937). Le sixième chapitre est inédit

de Lille ; je crus à un sortilège : la variété des timbres, la durée du son, la magie des effets de douceur, de crescendo, de puissance m'emplirent d'une mystérieuse terreur et aussi du désir de jouer moi-même de ce prodigieux instrument. Mon oncle, mis au courant par mon père, arrêta un programme d'études parfaitement défini : préparation à l'Institution Nationale de Paris, instruction complète reçue dans cet établissement ; puis, entrée comme élève dans la classe d'orgue du Conservatoire, que dirigeait alors César FRANCK, avec qui mon oncle était très lié.

En 1880, je ralliai Paris avec ma famille ; j'étais alors dans ma dixième année. Je fus confié à un professeur du nom de Henri SPECHT, qui avait obtenu, quoique aveugle, un accessit de hautbois dans la classe de mon oncle (ce qui était fabuleux pour l'époque), et qui enseignait dans ma future école, outre son instrument, le piano. Sous sa direction, je fis de rapides progrès ; il me mit en état d'éviter la classe élémentaire et de passer tout de suite en seconde année ; c'était un gain sérieux de temps.

En avril 1881, mon oncle me fit faire la connaissance de son orgue de Saint-Denis-du-Saint-Sacrement, dont il m'expliqua le maniement. Il me fit voir aussi par le fait ce qu'était l'art d'improviser. Quelles surprises ! Je voyais donc d'un coup ce qu'était le monstre qui hantait mes rêves de petit bonhomme, et qu'il était possible d'inventer de la musique sans la chercher... Il n'en fallait pas plus pour m'exalter, et la phrase « quand je serai organiste... » revint comme un *leit motiv* dans toutes les conversations où je prenais part.

En juillet de cette année qui me marqua pour la vie, mon oncle prit un refroidissement au sortir d'un jury de concours au Conservatoire dont il faisait partie. Il avait été décoré trois semaines auparavant ; une petite fête de famille et d'amis intimes devait avoir lieu avant les vacances. Elle fut changée en deuil par la congestion pulmonaire à laquelle succomba le malheureux homme. En plus d'un parent tendrement aimé qui m'avait entouré d'une affection touchante, je perdais là le meilleur des soutiens, celui qui avait décidé de mon sort, et dont l'appui m'eût été si nécessaire dans l'avenir. Ce fut mon second chagrin : le premier avait été la mort de ma jeune sœur, enlevée en trois jours du même mal. J'ai pieusement gardé le souvenir de mon oncle qui fut un modeste, un artiste très averti et aimant passionnément son métier, un cœur d'or.

En octobre, j'entrai comme interne à l'Institution Nationale. Alors devait commencer la longue étape qui me séparait du but suprême de mes ambitions d'enfant prématurément mûri par l'adversité. Je n'entrerai pas dans le récit des impressions multiples qui me bouleversèrent quand je fus ainsi soustrait à la vie de famille et enfermé avec des étrangers... Ceci est d'ordre sentimental et sans grand in-

térêt pour les lecteurs d'un périodique spécial tel que le *Bulletin des Amis de l'Orgue*. Je me bornerai à parler de ce qui eut directement part à ma formation de musicien en général, et d'organiste en particulier.

Et d'abord, le plan des études. Trois années de solfège, trois d'harmonie, deux de composition étaient le minimum exigé. Outre le piano obligatoire pour tout le monde, chaque élève était astreint à pratiquer un instrument d'orchestre désigné d'après ses aptitudes physiques. Le violon me fut attribué. Les élèves étaient classés pour le piano et l'instrument en divisions, partant de celle d'essai à la première, réparties par conséquent en sept, échelonnées sur les sept premières années d'études, mais en sens inverse quant à la numération, la sixième division venant après celle d'essai, et ainsi de suite. Si l'on n'avait pas doublé de division on passait à la complémentaire en huitième année, puis à la « division d'honneur » en première année de prolongation ; ensuite on était hors division, et par suite hors concours. Les examens trimestriels se passaient en janvier, avant Pâques et en juillet ; celui-ci servait de concours pour les prix et comptait pour la moitié des points requis. A partir de la troisième division, les concours avaient lieu dans la salle de concerts, et FRANCK les présidait, assisté de jurés étrangers à la maison ; de mon temps, ce furent Henri DALLIER, alors jeune organiste de Saint-Eustache, et DEVROYE, flûtiste réputé.

A partir de la quatrième division, tous les élèves faisaient obligatoirement partie de l'orchestre qui donnait quatre concerts par an, sans compter celui des Prix, et parfois ceux donnés pour des circonstances exceptionnelles. On répétait chaque jour de 4 à 5 heures ; pendant la première demi-heure, on apprenait par cœur sa partie sous la direction du chef de pupitre ; ensuite on « mettait ensemble » sous la conduite du chef d'orchestre. L'étude du chant choral était obligatoire ; celle du chant de soliste facultative et réservée à ceux dont la voix le permettait. La maison était divisée en deux quartiers : celui des garçons, celui des jeunes filles. Ces dernières prenaient part aux exécutions à chœur mixte, soit aux offices, soit aux concerts.

Comme éléments de formation artistique, nous avions les concerts dominicaux, (Colonne, Lamoureux, Société des concerts du Conservatoire), auxquels nous étions admis gratuitement par la philanthropie de ces Associations ; nous assistions tous les mercredis aux représentations de l'Opéra, la loge 11 des cinquièmes loges étant mise à notre disposition ces jours-là. Quelques récitals ou concerts de chambre chez ERARD et PLEYEL, les six concerts de GUILMANT au Trocadéro, la Messe de Sainte-Cécile à Saint-Eustache, répétée à Notre-Dame le jour de l'Annonciation, tels étaient nos accès à la vie artistique du dehors ; en somme, assez restreints.

L'enseignement intellectuel proprement dit comprenait, réparties sur six années, Grammaire, Histoire, Géographie, Mathématiques, Rhétorique, Philosophie, Physique, Chimie, Instruction religieuse, du petit catéchisme à la persévérance et aux conférences de théologie, Diction. Pas de latin, ni de grec, pas de langues vivantes, pas d'Histoire de la Musique. En résumé, des études primaires et une ébauche de culture secondaire; rien de plus... — Il m'a fallu, au sortir de l'école, de rudes coups de reins pour m'évader de cette prison et remonter le courant; j'en ai puisé la force, d'abord dans la mémoire de mon père, ensuite dans la curiosité aiguïée par cette prise de contact et que rien ne pourra jamais assouvir complètement.

Le règlement journalier ? deux heures d'étude de piano, deux d'instrument, quatre heures de classes intellectuelles, une heure de solfège, ou plus tard d'harmonie, trois heures d'étude pour préparer les devoirs et apprendre les leçons, un quart d'heure de leçon de piano, un quart d'heure de leçon d'instrument (sauf, et ce fut mon cas, pour ceux qui travaillaient ledit instrument avec des professeurs clairvoyants venus du dehors; ils avaient droit à deux leçons d'une demi-heure par semaine). Une heure de lecture faite en commun par un maître d'études ou par le Censeur; catéchisme et diction le jeudi. Ce jour-là, pas de classes intellectuelles : une heure de piano et une d'instrument en plus. Chaque jour une heure trois quarts de récréation : lever à 6 heures et demie du matin, coucher à 9 heures du soir. Prières en commun du matin et du soir, prières particulières avant chaque classe et après ces exercices; *Angelus* et *Grâces* avant et après chaque repas. Messe le jeudi à 9 heures, le dimanche à 8 heures et demie; vêpres ce jour-là à 2 heures. Aux fêtes en semaine, offices comme le dimanche. Un dimanche régulier de sortie par mois; deux pour les inscrits au tableau ou à la liste d'honneur. Un jour au jour de l'an, deux jours à Pâques, un à la Pentecôte, un le 14 juillet, deux mois de vacances. Voilà qui nous laisse loin de compte avec les pratiques actuelles ! Etait-ce mieux ? Etait-ce moins bien ? Qui peut le dire ?... — Comme l'avait prévu mon professeur SPECHT, j'entrai de suite en seconde année d'études, en sixième division pour le piano et pour le violon dont j'avais assimilé les premiers éléments depuis ma rentrée à Paris. Je demeurai dans la classe du doux, du vague et sympathique SPECHT, et l'instrument me fut enseigné par Pierre ADAM, alto-solo de l'Opéra, et alto du quatuor Lamoureux, qui avait connu mon oncle, et me prit en affection. J'eus pour professeur de solfège, puis d'harmonie, Julien HÉRY, un Breton de rude écorce, organiste de Saint-Louis-des-Invalides, que nous avions surnommé « croûton » à cause de ce qualificatif qu'il nous prodiguait à chaque erreur; au fond, excellent homme, tout de conscience et de probité, très attaché à sa fonction, sachant fort bien son

métier, et dont la valeur n'avait d'égale que sa modestie. Notre maître de chant était un nommé AUBÉRY, bon technicien, bon musicien, qui avait dû quitter l'Opéra à la suite de tracs monstres qui lui avaient valu une maladie de cœur. Notre directeur était M. PYRAS, ancien préfet de l'Empire et aux yeux duquel, comme fils de bonapartiste, j'étais un petit homme intéressant. Notre Censeur des études s'appelait Joseph LIVITTE, homme très cultivé, très fin, connaissant à fond la question particulière de l'éducation et de l'instruction des aveugles ; il était spécialement désigné pour l'emploi qu'il remplissait avec toute la sagacité, la droiture, l'intelligence et l'intuition désirables. Il était l'intime ami du bon « Père ADAM », mon professeur de violon, qu'il tutoyait. Sa mort, survenue en mai 1884, fut un deuil cruel pour toute l'école où il était adoré. M. PYRAS fut mis à la retraite en 84, et remplacé par Émile MARTIN, ex-préfet de Montauban, qui commença par me prendre à tic comme fils de réactionnaire, puis, peu à peu, s'humanisa en considération de la protection que m'accordait FRANCK, et finit par devenir mon ami ; un ami enthousiaste, encourageant et dévoué qui me proposait plus tard en exemple aux jeunes des générations qui suivirent la mienne.

Cette année 84 fut celle où furent construits la Salle de Concerts actuelle de l'école et son grand-orgue à trois claviers et 36 jeux de Cavallé-Coll. Une fête d'inauguration fut préparée pour février : c'est pour cette cérémonie que FRANCK composa le Psaume 150, destiné à notre orchestre, à nos chœurs et à notre orgue. Le chef d'orchestre était alors Louis LEBEL, organiste de Saint-Étienne-du-Mont, professeur d'orgue et de composition de l'école. Sur des paroles de notre Censeur, il composa une cantate de circonstance dans laquelle intervenaient des anges (chœur, trois voix de jeunes garçons), et une description de la Création avec orage et tam-tam obligatoire... Mon soprano élevé d'alors me fit incorporer aux « Anges » et je fus choisi pour donner les neuf coups de tam-tam figurant la séparation de la terre et des eaux. Voilà mon premier contact avec le public... Ai-je gardé depuis le goût du tam-tam ?...

Au mois d'octobre de cette année, j'entrai comme second violon à l'orchestre ; ce fut une joie énorme ; j'y appris bien des choses ; aucun des traités piochés depuis ne m'a donné de profit comme cette leçon prise sur le vif. Ce fut aussi ma première année d'harmonie, année décisive pour ma formation musicale. En ce qui concerne le côté scientifique de cette branche, notre maître était un homme très averti ; bien que ne se servant que de l'antique traité d'Augustin Savard, il nous faisait profiter d'une foule de remarques pratiques, fruit de ses multiples expériences de compositeur et d'organiste, et cela pour notre plus grand profit. Mais le côté artistique était chez lui assez limité, car il s'en tenait à une règle tout à fait stricte. Au sortir

de trois ans de cet enseignement, nous écrivions correctement, certes, mais sans la souplesse et la liberté qui font de l'harmonie un art. Je dus terriblement travailler plus tard pour acquérir « de la plume » au sens actuel du mot et surtout pour pouvoir enseigner dans un esprit vraiment musical. C'est un autre maître de l'école, Victor PAUL, organiste des Lazaristes de la rue de Sèvres et maître de chapelle de l'Institution, qui m'initia le premier à cette façon de comprendre l'harmonie en me faisant réaliser des leçons beaucoup plus libres que celles données par le père HÉRY. Par la suite, j'ai beaucoup approfondi seul ce métier spécial d'écriture et j'ai lu, dans cet ordre, à peu près tout ce qui existe comme pédagogie.

L'année 1885 vit mon premier voyage à l'étranger. Un congrès pour l'amélioration du sort des aveugles ayant été convoqué à Amsterdam, l'orchestre de notre école fut sollicité d'aller donner là-bas trois concerts. Je ne me doutais guère à ce moment que c'était là le prélude à la terrible existence de « juif-errant » qui devait être mon lot, et que de ma vingt-deuxième année aux jours présents, je roulerais sans merci ma bosse dans tous les pays où l'on joue de l'orgue. Le Palais de l'Industrie d'Amsterdam possédait alors un magnifique Cavaillé-Coll sur lequel Adolphe MARTY, alors élève de l'Institution où il achevait son temps, se tailla de vifs succès au cours des trois séances pour lesquelles nous étions engagés. Dix ans plus tard, je devais y donner à mon tour deux récitals retentissants.

C'est en 1886 que je concourus pour la première fois devant le Jury extérieur présidé par FRANCK. Comme tous mes camarades, j'assistais en auditeur à ces séances depuis ma première année d'harmonie. La voix grave, lente et douce de FRANCK me causait une sensation de plaisir physique d'où n'était pas exclue une certaine crainte mystérieuse. Je ne pouvais m'empêcher de réaliser par avance le trac monstre qui serait mon partage lors de ma première comparution... Cependant, je désirais fébrilement ce moment; je redoutais qu'un accident quelconque ne vint se mettre en travers et effectivement, c'est ce qui faillit arriver; mais hélas, sous une forme autrement cruelle que toutes celles que j'aurais pu prévoir. L'année précédente, la santé de mon pauvre père s'était gravement altérée; après une amélioration passagère, il eut une rechute du cancer de l'estomac auquel il succomba le 6 juin 1886. J'étais dans ma seizième année. A la suite du terrible chagrin que j'éprouvai, j'eus un ébranlement nerveux qui m'immobilisa quelques jours, juste un mois avant le concours. Le dévouement de la sœur infirmière me tira de là et me permit de faire l'effort de volonté nécessaire. J'en sortis avec deux premiers prix, un de violon, l'autre de piano. Tout le mérite en revient à cette femme dont l'ardente foi religieuse me suggestionna littéralement; elle me fit comprendre avec éloquence que cette atroce épreuve m'avait été en-

voyée pour mesurer ma force de volonté, et que je devais répondre à ce que l'on attendait de moi. Après le concours, FRANCK me fit appeler, me parla de mon oncle qu'il avait beaucoup aimé, de ma tante qui dirigeait alors l'école Monceau où lui-même enseignait la musique, et, me citant l'exemple de MARTY qui venait d'obtenir le premier prix d'orgue dans sa classe du Conservatoire, il me promit de me prendre comme élève dès que je serais prêt. Dès cet instant, mon destin fut irrévocablement fixé.

Notre professeur d'orgue, Louis LEBEL, était un instinctif admirablement doué, ayant un pointe de génie, mais ignorant de toute tradition classique. Il avait reçu l'enseignement de la maison ; sa nature avait fait le reste. Il ne se doutait guère que l'orgue est le plus mathématique des instruments et, pour la technique, il s'en remettait à ses seules oreilles, habituées comme celles de tous ses confrères d'alors à une réalisation approximative. Il avait une grande facilité d'improvisation, un goût pas toujours très pur, un grand amour de son métier. Chose étrange : il faisait travailler dans la méthode de LEMMENS, uniquement l' « Ecole de la Pédale » ; les élèves étaient censés connaître la partie propre aux claviers manuels. L'erreur venait de ce qu'à partir de la première année d'harmonie, nous réalisions nos basses et chants donnés sur de petits harmoniums, ce qui, joint à l'étude du piano, devait nous « débrouiller... ». Fâcheuse habitude à tous égards, non seulement pour l'avenir de notre instruction d'instrumentistes, mais aussi pour la pratique de l'écriture qui, de ce fait, se trouvait singulièrement soumise à la formule des doigts. C'est FRANCK qui, plus tard, me fit prendre l'habitude d'écrire sans le secours du clavier ; cela m'obligea à un rude effort. Je reconnus bien vite l'excellence de ce procédé qui confère une liberté absolue à la pensée, et vous exempte de l'esclavage de ne pouvoir travailler n'importe où et n'importe quand. En attendant, je suivais obligatoirement les errements communs à toute l'école et me « débrouillais » au petit bonheur. J'avais des « facilités » et arrivai assez vite à « faire la blague de virtuose ». A la fin de ma première année d'études j'eus un premier prix d'orgue avec une vague improvisation « à deux reprises » comme on disait dans la maison, et la « Fugue en sol majeur » de BACH, jouée très rapidement, sans fausses notes, mais avec le « legato » et les articulations fantaisistes qui se pratiquaient en ce temps béni où l'ignorance nous préservait de la conscience du danger.

L'année suivante, je pris, comme mes camarades, mon tour de « toucher » à la chapelle. J'attendais cela avec toute l'impatience de l'éphèbe avide de manier le beau Cavallé-Coll à trois claviers objet de notre légitime admiration. Pour la registration, ce fut également le système D... qu'il fallut employer : nous retenions celle de nos

prédécesseurs, tentant parfois des essais qui mettaient en joie les auditeurs et défrayaient la critique de toute une semaine... Je pratiquai là le métier d'organiste d'église, auquel d'ailleurs m'avait déjà habitué l'audition de mes condisciples pendant les années précédentes. Au concours, passé cette fois devant le Jury extérieur, j'eus un premier prix d'orgue et un premier prix de... « Composition » avec un Scherzo en trio que j'ai longtemps conservé comme prototype d'ingénuité et de maladresse enthousiaste. FRANCK fut extrêmement indulgent, me fit des critiques judicieuses propres à me faire réfléchir, et m'autorisa à suivre, à la rentrée scolaire, sa classe d'orgue comme auditeur libre.

A partir de ce moment, ma formation se fait en partie double : je continue à travailler à l'Institution Nationale en première année de prolongation, et je suis trois fois par semaine le cours de FRANCK, autorisé par le Directeur MARTIN qui avait complètement changé d'attitude à mon égard.

Au début d'octobre 1889, notre cher père LEBEL mourait, et Victor PAUL faisait l'intérim jusqu'à l'arrivée au pouvoir d'Adolphe MARTY, mon condisciple, qui avait obtenu en 86 un brillant premier prix dans la classe de FRANCK et suivi fructueusement la classe de Composition d'Ernest GUIRAUD. Albert MAHAUT — un autre camarade —, sujet tout à fait remarquable, d'une intelligence aiguë, cultivée, avec des dons exceptionnels de virtuose et une grande facilité d'improvisation, entra à la classe de FRANCK comme élève. Il devait décrocher la timbale comme MARTY à son premier concours, et, un peu plus tard, exercer les fonctions d'organiste du grand-orgue de Saint-Vincent-de-Paul, qu'il résilia presque tout de suite pour se consacrer exclusivement à l'apostolat artistique et philanthropique qu'il exerce depuis quarante-cinq ans en faveur de ses frères en cécité.

Je reviendrai plus loin sur mes souvenirs du Conservatoire durant le temps qui précéda mon admission comme élève, et veux en terminer avant avec mon séjour à l'école des Jeunes Aveugles.

Adolphe MARTY, sorti de l'Institution depuis quatre ans, prit possession de la classe d'orgue et de composition en mars 1889. Il apportait le souffle du dehors qui devait vivifier l'enseignement de ces branches. Il nous ouvrit, surtout sur l'écriture et l'improvisation, des horizons insoupçonnés, nous transmettant, avec toute l'impétuosité du jeune prosélyte qu'il était, les idées puisées dans l'enseignement de ses maîtres du Conservatoire. Tout de suite, nous marchâmes à fond, et, eu égard à l'esprit de la maison, fîmes figure d'« avancés », je dirai presque de « révolutionnaires ». Un seul des professeurs nous prit au sérieux : Victor PAUL, nature généreuse, qui avait reçu du ciel ce don précieux de « comprendre » et de pouvoir évoluer quand son instinct l'avertissait du bien-fondé de cette attitude.

Je passe sous silence la réserve hostile ou dédaigneuse des autres : elle est si humaine... Notre nouveau maître créa et fit rendre obligatoire l'enseignement du contrepoint et de la fugue à partir de la première division d'orgue ; il donna plus d'ampleur au cours d'improvisation et de composition, nous faisant largement profiter d'une expérience qui, pour être encore récente, n'en était pas moins marquée au coin de la plus pénétrante observation et du sens critique le plus aiguisé. Il nous apportait aussi de la musique récemment composée, et que nous trouvâmes très moderne ; nous la travaillâmes en enragés, à telle enseigne qu'il me dit un jour : « Tu es bien gentil, je suis très touché, mais, il faut apprendre autre chose ; je ne veux pas que tu joues cela au concours. Joue du Bach ; celui-là est de tous les temps ; c'est avec lui que tu apprendras le meilleur de ton métier... » Je concourus cette année avec la « Fugue en ré majeur » et improvisai un morceau à deux thèmes. J'eus encore le premier prix avec félicitations du Jury, et le premier de composition avec un Allegro de quatuor avec piano. — « C'est encore bien jeune, c'est Schumannien, mais il y a de l'étoffe ; bon courage ! » me dit FRANCK après l'épreuve.

D'octobre 89 à juillet 90 je continuai ma vie scolaire en partie double. Le père PAUL avait parachevé mon éducation harmonique au cours de leçons particulières prises depuis 88. Il avait poussé très loin les recherches dans cette science, et s'était très curieusement évadé des formules étroites de l'écriture classique seule admise à l'école. D'autre part, je mordais très difficilement au contrepoint rigoureux, sa discipline me semblait desséchante : je n'avais pas le don naturel qui était échu en partage à certains de mes camarades. MARTY se contentait de me dire : « Pioche tout de même, tu n'as pas besoin de savoir pourquoi maintenant. » FRANCK éclaira ma lanterne avec toute la sagacité qui caractérisait son incomparable enseignement d'écriture. — « Le contrepoint rigoureux est la syntaxe d'une langue morte ; notre sensibilité moderne ne peut goûter cette langue qu'en faisant appel à des considérations historiques, abstraction faite des habitudes harmoniques actuelles. Mais, de même qu'un écrivain digne de ce nom ne saurait se passer de la culture gréco-latine, un compositeur véritable doit tout savoir de son art ; la polyphonie des quinzième et seizième siècles lui doit être aussi familière que la monodie accompagnée qui suivit, que la symphonie de HAYDN, de MOZART et de BEETHOVEN, que l'art lyrique de LULLI à WAGNER, enfin que tous les apports dont s'est enrichi l'art sonore depuis sa naissance. Ecrire des vers latins serait un exercice de virtuosité scolastique ; mais pour écrire des vers français, il faut pouvoir pratiquer cet exercice sans défaillance. Le contrepoint est le système artériel de la musique ; pour pouvoir

« pratiquer le contrepoint *libre* avec virtuosité, il faut commencer
 « par subir ces restrictions du *rigoureux* qui obligent à tirer le meilleur parti d'un nombre limité de possibilités de rencontres. Qui
 « peut le plus peut le moins ; et, une fois affranchi des contraintes
 « rigides, on peut choisir ses dessins en toute indépendance ; voyez
 « plutôt comment en a usé BACH : les licences de son écriture par
 « rapport à la règle ne se comptent pas ; il n'en est aucune qui ne
 « soit justifiée par la logique dans l'élégance, par la fermeté du style,
 « par l'invention dans l'expression. Pour arriver à cette maîtrise,
 « BACH avait commencé par s'astreindre à la règle la plus sévère ;
 « après l'avoir pratiquée victorieusement, il l'enjamba délibérément
 « quand elle le gêna. Mais il procéda *consciemment* et non pas parce
 « qu'il ne pouvait faire autrement. *Ne pouvoir faire autrement est la*
 « *rançon des ignorants* ; ceux qui savent peuvent et doivent choisir ;
 « l'instinct fournit les matériaux ; rien de mieux ! Le cerveau les met
 « en ordre, les coordonne, leur impose une forme qui rend l'œuvre
 « d'art intelligible ; une suite de mots, d'images qui n'a pas de sens
 « et ne vaut que par la sonorité, ne peut s'appeler une œuvre d'art.
 « Lisez du BACH ; MARTY vous a donné un très bon conseil : mais,
 « pour le moment, faites du contrepoint d'arrache-pied, comme on
 « travaille son quatrième doigt au piano pour corriger la nature. »

J'avais pour FRANCK un culte fait d'admiration passionnée, d'affection filiale et de respect profond ; je subissais avec une joie intense, d'où cependant n'était pas exclue une sorte de crainte mystérieuse, la fascination quasi magnétique qui émanait de cet homme pourtant si simple, si naturel, si vraiment bon. Il ne me vint même pas à l'idée de discuter pour lui faire excuser ma répugnance instinctive à la mathématique. Je la taxai tout bonnement de paresse intellectuelle et, fouettant vigoureusement mon orgueil, je décidai, sans autre arrière-pensée, de « bûcher » le contrepoint, puis la fugue. L'avenir devait très rapidement me révéler la justesse de vue du Maître ; de combien d'impasses, à première vue infranchissables, suis-je sorti en appliquant ses préceptes ! — Par l'expérience méditée, j'ai connu que si l'artiste fait légitimement effort pour s'affranchir de règles préconçues, souvent périmées, presque constamment sans objet pour l'expression sincère de ses idées, c'est pour se créer une règle personnelle infiniment plus sévère que toutes celles contenues dans les traités. Mais, comme FRANCK, je continue à croire que l'anarchie et l'indépendance sont deux choses opposées : l'anarchie devient rapidement un système qui vous tient prisonnier ; l'indépendance ne tolère aucun système : sa fierté en veut un par expression... « Ils sont tous
 « bons pour exprimer justement une idée ; étalés pour eux-mêmes,
 « gratuitement, sans autre but que d'étonner, d'amuser ou de dérou-
 « ter, ils sont tous mauvais », affirmait l'auteur des *Béatitudes*. Pré-

voyait-il l'industrie d'à présent ? Je n'oserais l'affirmer ; il était si candide !...

En juillet 90 se termina ma neuvième année d'internat (dixième pour les études), par un concours d'orgue qui me valut un premier prix, et un autre de Composition, où je présentai une fugue d'école, encore jeune comme réalisation, qui fut gratifiée d'un accessit. J'avais commencé la fugue en janvier, juste un an après ma première leçon de contrepoint. Comme président du jury, FRANCK me fit la critique de cette fugue devant mes camarades et conclut : « Pour six mois de « pratique, c'est très satisfaisant ; travaillez bien pendant les vacances « et je vous lirai en octobre ; je veux trouver une écriture moins en- « combrée, plus souple, qui respire davantage. J'y compte, n'est-ce « pas ? » Je répondis le « oui cher Maître ! » que l'on devine, un « oui » à la fois troublé et affirmatif, qui cachait ma déception de ce demi-succès et disait ma volonté de revanche.

**

En franchissant pour la dernière fois la porte de l'école, j'eus le sentiment d'avoir connu là, à côté d'heures difficiles, mélancoliques ou tragiques, d'inoubliables moments de joie intérieure ; j'y laissais de solides amitiés, celle du Directeur, au premier rang ; de tous les professeurs, et en particulier, de MARTY, aurolé du prix d'orgue chez FRANCK, de Victor PAUL, qui s'était évertué à me communiquer son ardeur et avait perfectionné mon sens harmonique ; du père HÉRY, qui me prédisait un brillant avenir, de SPECHT, mon professeur de piano, élève récompensé de la classe de mon oncle COLIN ; enfin d'excellents camarades, parmi lesquels, le plus cher de tous, Maurice BLAZY, disparu tragiquement le 21 décembre 1933. Le souvenir des morts me hantait également, surtout celui du père ADAM, mort en mai 90, et qui s'était montré si paternel pour moi. Un instant, j'avais eu l'idée de prendre sa succession ; mais le Directeur m'en avait dissuadé, disant l'atmosphère éventuelle de la maison impropre à mon développement dans l'avenir, me faisant part de l'opinion de FRANCK sur mes possibilités de carrière de virtuose et de compositeur, et me rappelant que j'avais juré en 86 de tout faire pour glorifier le nom du modeste qu'avait été mon père... Cette dernière considération me détermina à renoncer à l'enseignement dans l'école qui m'avait élevé, et à courir l'aventure de la vie militante, laquelle supposait un effort de volonté que je pourrais offrir dignement en ex-voto à la mémoire de celui que j'avais tant aimé, et qui était parti en me désirant un bel avenir, pour compenser, dans la mesure du possible, l'épreuve native dont jamais il n'avait pu prendre son parti.

Quand, rentré dans ma famille, je fis le bilan des résultats obtenus pendant ces neuf années scolaires, je constatai surtout des habitudes prises : le goût du travail, la soif de connaître, l'ambition de réussir,

non dans le sens attaché trop souvent à ce mot, mais dans celui d'obtenir les meilleurs résultats dans mes travaux, de faire le plus d'acquisitions nouvelles qu'il se puisse, de combler aussi complètement que possible les lacunes de ma culture générale, — et elles étaient formidables, — enfin de préparer minutieusement ma triple carrière d'organiste exécutant et improvisateur, de compositeur, de professeur; — car, étant pauvre, il fallait aussi penser au métier qui fait vivre...

Et tout d'abord, je songeai qu'en octobre prochain, au lieu de rentrer à l'école, j'allais être inscrit comme élève dans la classe de FRANCK. Ma tante COLIN m'avait obtenu de Gustave LYON, directeur de la maison Pleyel, la vente d'un pédalier à un prix exceptionnellement bas : 360 francs payables en 36 mensualités. Je trouvai l'instrument installé sous mon piano à mon arrivée; c'était la surprise dont l'excellente femme m'avait parlé lors de son dernier passage à Paris, en venant me voir à l'Institution. J'en eus un très grand plaisir. C'est sur cet instrument que j'ai fait mes quatre années d'entraînement durant mon séjour dans notre grande Ecole Nationale de Musique. Je me mis au travail deux jours après ma sortie de l'Institution des Jeunes Aveugles. MARTY m'avait initié à l'improvisation et à la fugue depuis février; c'était l'épreuve à perfectionner, celle où j'étais encore tout à fait novice. J'avais, bien entendu, pratiqué cela chez FRANCK depuis dix-huit mois, mais il faut pour y réussir une énorme pratique matérielle que je n'avais pu fournir, étant donné le travail d'à-côté qui me prenait tout mon temps. D'autre part, ma santé, sans être mauvaise, donnait des soucis à ma mère; elle ne me consentit que trois heures de travail par jour, me faisant passer le reste du temps dehors. Elle accepta pour moi une invitation à aller passer une quinzaine chez mon ami BLAZY, à Montlhéry; c'était la première fois que je séjournais à la campagne depuis notre arrivée à Paris en 1880. Au retour de cette villégiature, j'étais beaucoup plus reposé et pouvais reprendre mon travail sans inconvénient, notre médecin l'ayant affirmé. Quand vint le jour tant attendu, celui prévu par mon oncle COLIN dès ma petite enfance, j'étais en état de suivre honorablement la classe du Conservatoire et pouvais songer sans trop d'appréhension aux examens et au concours de fin d'année; ma secrète ambition était d'imiter MARTY, Mlle BOULAY, MAHAUT, c'est-à-dire d'avoir le premier prix au premier concours. L'homme propose; la Providence dispose, et elle fait bien... Ce qui, *a priori*, nous semble une catastrophe inouïe, est bien souvent au contraire un événement dont les conséquences rejaillissent en bien sur toute notre destinée. Sans anticiper sur les événements, je puis dire que j'en ai fait l'expérience et que j'ai tiré un incalculable profit de mon long séjour dans la classe d'orgue où je ne pensais rester qu'un an.